

1^{er} prix: Catégorie adulte

François Wautelet

Condition suspensive

Aujourd'hui, je ne mettrai pas de vernis à ongles. Pas de maquillage non plus. Dans la salle de bain, nue face au miroir, jamais je ne me suis fixée aussi longuement. Un face-à-face avec moi-même à la fois nécessaire et terrifiant. Est-ce vraiment moi ? J'ai les pupilles dilatées, probablement à cause de cette nuit blanche qui a cloué mes paupières juste en-dessous des traits extrafins qui me servent de sourcils. Ma respiration saccadée chahute le silence. Autour du robinet qui ne trouve presque plus sa place au milieu de l'évier, les flacons offerts par Maman m'inspectent sans retenue : fond de teint mat, crème légère, baume à lèvres, huile d'amande, eau démaquillante micellaire, crème de jour à la rose. Leurs substances laiteuses ont fini par sécher autour des bouchons entrouverts. Le dégoût me prend. Il s'amplifie. Des odeurs s'accouplent sauvagement dans l'air. Elles me donnent la nausée. J'en ai assez. Tout cela n'a plus sa place ici. D'un revers de la main, je les fais valser au sol. Comme ça, d'un coup. Certaines bouteilles se brisent et répandent leur contenu visqueux sur le parquet. Voilà, le robinet respire enfin. Le blanc est revenu. Serein. Apaisé.

La paire de ciseaux repose sur le rebord de l'évier. Dans le blanc. Comme si elle m'attendait. Quand on laisse la vie couler sans se poser de question, on s'embourbe dans des habitudes que l'on ne comprend plus. Elles deviennent rances. Et un jour, quelque chose se passe à l'intérieur, pulvérisant tout. Nous sommes samedi matin. Et ce jour s'annonce le plus important de ma vie.

J'ai mis beaucoup de temps pour y voir clair. Peut-être attendais-je l'événement déclencheur. Celui d'hier soir. Au creux du miroir, je ne me quitte pas des yeux. Mon mal de cœur transpire sur ma peau et sur chacune des boucles blondes qui se déploient jusqu'aux omoplates. Ce secret de famille m'a vidé de l'intérieur. Il semblerait qu'il ait glissé de mes épaules à mon cœur. Jusqu'à le déformer sous le poids. Il est temps de lui ouvrir sa cage pour qu'il décampe loin. Ais-je vraiment suffisamment réfléchi ? Une nuit, c'est bien court pour prendre une telle décision. Mes doigts tremblent en se repliant sur les ciseaux. Aurais-je le courage d'y arriver ? J'inspire profondément tandis que s'approchent les pointes de mon visage. Et je commence à me couper les cheveux. Mèche après mèche. Et les mèches ainsi sectionnées s'effondrent aussi lentement que des flocons de neige sur la céramique pour ne plus former qu'une perruque morte indépendante de mon crâne. Voilà, je l'ai fait.

Je sors du champ de vision du miroir pour revenir dans ma chambre. Les draps défaits empestent encore la sueur, les cauchemars et la

détermination. J'ouvre mon armoire, comme je l'ai ouverte des milliers d'autres matins. Mes robes pendent sur leurs cintres qui carillonnent, avec leurs couleurs qui me piquent les yeux. Aujourd'hui, je ne porterai aucune de ces robes. Elles resteront bien gentiment sur leur tringle. Aujourd'hui, je choisirai la tenue soigneusement conservée dans le casier du bas, là où la poussière et la naphthaline ne font plus qu'un. Je m'accroupis et tire la poignée vers moi. Mes yeux s'allument. Elle est aussi élégante que dans mes souvenirs...

Des bruits sourds retentissent au rez-de-chaussée. Je me raidis soudain, comme si l'on venait de me prendre en défaut. Réflexe idiot. Maman prépare sûrement le petit-déjeuner. J'inspire profondément pour calmer mon palpitant qui s'est réveillé en sursaut. Dans quelques minutes, il me faudra descendre. Et tout dire à Maman.

En bas des escaliers, un parfum de toast grillé et de confiture d'orange-gingembre me traverse les narines. J'ai l'estomac noué. Comme d'habitude, un œuf s'ébroue dans la casserole d'eau chaude. Maman est de dos. Elle surveille avec attention le petit sablier retourné sur le plan de travail. *Pas plus de trois minutes pour un œuf à la coque réussi.* Deux sets de tables en vichy sont disposés devant leurs chaises respectives, avec deux grands verres de jus de tomate et deux tasses de chicorée. Un coquetier vide signale ma place.

Maman prend son temps, comme tous les samedis, jour de fermeture de la chapellerie. Les clientes régulières l'apprécient beaucoup, ainsi que son sens du détail qui s'est perfectionné au cours des quarante-trois années de métier. Son côté superstitieux les fait rire. Ainsi, pour rien au monde elle ne laisserait une épingle dans un chapeau achevé, quitte à le vérifier plusieurs fois, afin d'éviter le malheur de se le voir refusé par la cliente. Elles la connaissent toutes par son prénom : Mathilde, un prénom doux que j'ai toujours aimé entendre mais qui ne m'est pas autorisé de prononcer. Dans cette petite boutique-atelier qui fait le coin en face de l'Église Saint-Pholien, moi, je suis juste l'aide de Mathilde. Je gère les stocks de tissu et je rends la monnaie sur les billets de deux-cents derrière la caisse enregistreuse. Les clients m'apprécient aussi, je crois. En tous cas, je me contente de les écouter et de leur sourire. Leurs histoires et leurs banalités m'amuse souvent.

Dans la vapeur qui tournoie devant elle, je crois que Maman chantonne. Sur le bout des lèvres. Un air inventé avec plein de morceaux différents mis bout à bout. Assez enjoué. Elle ne sait pas que je l'écoute. Et moi, je profite de ce moment suspendu. Ces derniers deviennent de plus en plus rares avec les soucis financiers qui se multiplient depuis quelques temps. Les affaires ne sont plus ce qu'elles étaient et ce, malgré la qualité irréprochable de nos soies et tissus et la bonne volonté que nous mettons à les sublimer. Il semblerait que, comme toute chose, les chapeaux passent de mode, et cela déteint sur la bonne humeur de Maman.

La chanson s'interrompt. Maman vient de sursauter en se retournant. Derrière ses lunettes aux verres minuscules, son regard me dissèque du haut vers le bas. En faisant beaucoup d'arrêts sur les divers plis de ma tenue du jour. Sur mon visage sans fard, aussi.

- Qu'est-ce qui te prend ? me lance-t-elle d'une voix un peu perdue entre le reproche et le brocard.

D'un seul coup, je n'ai plus vingt-trois ans, mais dix. Je suis l'enfant qui doit partir pour l'école et qui a choisi des vêtements mal assortis. J'ai honte. Ses yeux se posent sur ma coiffure. Et n'en bougent plus, assombris par une consternation que je n'avais encore jamais ressentie. Elle l'a remarqué. Comment aurait-il pu en être autrement ? *Tes jolis cheveux...* Je me rends compte que je n'ai pas répondu à sa question. Et que je n'y parviens toujours pas. Mes mots se sont conglomérés au fond de ma gorge. Ne s'extirpent de ce sac de nœuds que quelques murmures de gamine impressionnée. Pitoyables. Inaudibles. Et cela alerte Maman :

- Et où comptes-tu aller comme ça ?
- Chez Tante Fanny.
- Pardon ?
- Il faut que je lui dise.
- Oh, bon sang ! Je t'interdis d'aller chez ma sœur, tu m'entends !

Maman me pointe du doigt, et dans ce doigt rigide et menaçant, enveloppé de cette peau fripée, piquée par des milliers d'épingles et aiguilles déjà disparues, il y a toute la violence d'une gifle bien placée. L'eau qui n'en finit plus de bouillir commence à déborder du caquelon. Tante Fanny accorde énormément d'importance aux traditions, je le sais. Et Maman m'a toujours déconseillé de froisser une femme-enfant de septante-trois ans qui, elle, a eu le temps d'en apprendre tellement plus que moi sur la vie et ses certitudes. Ce genre de nouvelle n'a pas sa place dans son quotidien feutré. *Est-ce si compliqué à comprendre ?* Maman craint sa réaction par-dessus tout, et c'est bien normal. Après tout, cela ne fait jamais plaisir de voir son enfant approcher ses gros doigts du fil du mensonge pour le tirer d'un coup sec et détricoter l'ouvrage patiemment confectionné.

- Tu vas vraiment tout foutre en l'air maintenant ? Après tout ce que j'ai fait pour toi ? Hein ? Reprends-toi, Camille, bon sang ! Si ton père était encore là, il serait de mon avis.

Mon cœur entre en ébullition. Elle n'aurait pas dû parler de Papa. Non, pas comme ça. Comment osait-elle l'instrumenter de la sorte ? Toute cette histoire, c'était son idée à elle, pas celle de Papa. La colère monte. Les mots se libèrent. La voix éclate contre les armoires :

- Cela fait trop longtemps ! Il faut que ça s'arrête ! Ce secret m'étouffe, Maman ! Il m'étouffe ! Tu peux comprendre ça ? Je n'en peux plus de mentir. Je t'ai fait plaisir pendant toutes ces années, je n'ai jamais rien dit. J'ai toujours fait comme tu voulais. Maintenant, c'est fini. Je vais tout révéler à Tante Fanny. Et tout ira très bien, tu verras. Il est l'heure d'être enfin moi.

Je m'apprête à quitter la maison. Maman se saisit brusquement de la casserole d'eau brûlante. Ultime recours. Le temps se fige. Et moi avec. Jamais Maman n'avait levé la main sur moi. Jamais. Dans cette cuisine envahie par la vapeur, la vision bestiale d'une mère prête à faire du mal à son enfant s'imprime sur mes rétines comme un coup de tampon. Elle n'a pas besoin de m'envoyer ce feu liquide à la figure, tout en moi vient déjà de brûler. Sa respiration me terrifie. Et au milieu de ses râles, une question émerge :

- Mais enfin, pourquoi maintenant, bon sang ?
- Elisabeth vient de me demander en mariage, Maman.

La casserole tombe sur le carrelage à damiers. L'œuf trop cuit se fend. Le petit-déjeuner est gâché.

- Et j'ai dit oui.

La porte d'entrée claque dans mon dos. Des sanglots filtrent par la fente de la boîte aux lettres. Je crois que le cœur de Maman traînait dans l'entrebâillement de la porte lorsqu'elle a claqué. Tout comme le mien.

Au dehors, le froid a déjà pris ses quartiers d'hiver. Un ciel d'entre-deux déverse sa brume sur la ville. Je la bois comme un grand verre d'eau fraîche. Les pavés des trottoirs brillent d'une lumière grisâtre qui donne à l'Outremeuse la mélancolie d'une aquarelle délavée. Je me sens libre. Une légèreté que je croyais perdue m'agrippe par les épaules. Seules mes nouvelles et pesantes chaussures me retiennent au sol et m'empêchent de m'envoler. La maison de Tante Fanny se situe à un jet de pierre. J'y serai rapidement.

Emmitouflés dans leurs pardessus de laine sombre, de rares passants défilent sur le trottoir d'en face. L'un d'eux me contemple. Longuement. C'est Monsieur Vernaerts, un habitué de la boutique. Je l'ai reconnu à ses lunettes ovales et son regard bonhomme où, ce matin, je crois deviner beaucoup d'incertitude. *Ne serait-ce pas la fille de la chapellerie ?* Je lui souris. Et là, la certitude le reprend et colore ses joues d'un drôle de rouge. *Oui, c'est bien moi.* Le sourire, c'est la seule chose qui ne change jamais. Il détourne les yeux qui se raccrochent aux pavés rassurants et accélère le pas pour s'éloigner. Il sait, ça y est. Lui aussi, il sait. Comme Elisabeth l'a toujours su.

Elisabeth. Je crois que je l'ai aimée à l'instant même où elle a prononcé mon prénom. Je me souviendrai toute ma vie de ce mercredi de novembre. Au creux de sa voix, ce prénom que j'avais toujours détesté

sonnait juste pour la première fois. Il se gorgeait d'une douceur et d'une poésie semblables aux barcarolles d'Offenbach. J'y ressentais les battements de son cœur, évidents et fragiles. Mais surtout, comme un murmure, j'y entendais : *je sais qui tu es*. Car tout de suite, elle a su. J'ignore comment. Au début, j'ai eu peur. Peur qu'elle me juge. Peur qu'elle dévoile tout. Peur qu'elle croie impossible cet amour qui naissait entre nous. Puis elle m'a souri, et tout s'est évaporé. Hier soir, Lisa m'a offert sa main. Je ne m'y attendais pas, même si la réponse me crevait le cœur. Par cet acte magnifique, elle a, peut-être sans le savoir, bousculé le premier domino dans ma tête, celui qui a entraîné tous les autres pour converger vers ce choix qui élance aujourd'hui mes jambes et mon âme. Moi aussi, je lui offrirai ma main en retour. Mais sans robe à fleur. Sans maquillage. Juste comme ça.

Je m'immobilise devant le numéro vingt-huit de la rue Fosse-aux-Raines. Devant cette façade de pierre de taille et de briques cramoisies, j'ai soudain beaucoup de mal à respirer. Un étai comprime mes poumons par saccades. *Suis-je égoïste ? Et Maman, là-dedans ?* J'ai trois heures d'avance sur l'horaire habituel de visite. Cela n'a aucune d'importance. La porte est entrouverte. J'entre chez Tante Fanny.

L'horloge de l'entrée fait claquer son balancier de laiton un rien plus lentement que d'habitude. A chaque fois qu'il m'accueille, le décor du hall me rappelle à quel point Tante Fanny est riche. Très riche, même. Il suffit de compter les sculptures en biscuit qui s'amoncellent sur ses étagères. Son mari n'est plus qu'une photo sur un buffet vide de tout autre souvenir familial. Tante Fanny n'a jamais eu d'enfant. Pas la patience nécessaire pour les élever. Alors, avant même je ne vienne au monde, elle avait promis à sa sœur cadette Mathilde que je recevrais l'entièreté de son héritage : *mais à condition que ce soit une fille*. Ce desiderata, aussi inattendu soit-il, encouragea Maman durant sa grossesse à prier tous les saints possibles. On n'est jamais trop prudente quand il s'agit de plusieurs millions. Combien de fois ne m'avait-elle pas raconté cet épisode ? Et puis, le jour de ma naissance arriva. Un jour trop tôt par rapport au terme calculé. Maman réalisa alors avec un certain effroi que la condition suspensive imposée par Tante Fanny se révélait totalement incompatible avec les breloques en suspension que le bon Dieu avait accrochées à mon entrejambe. *Quel idiot, celui-là, alors !*

Maman s'était toujours pliée aux décisions du bon Dieu. Toujours. Et un jour, elle décida que cela devait changer. Le jour de ma naissance, une certaine souplesse s'installa dans sa dévotion. *Après tout, quel mal y a-t-il à contourner les règles quand c'est pour son bien ?* Il suffisait de faire passer le moutard non désiré pour une fille. Puis, les années passants, pour une femme. Avec quelques attributs bien choisis, c'est tellement facile. Un peu de mascara par-ci, une paire de talons hauts par-là. Et puis, des cols hauts surmontés d'un collier de fausses perles pour dissimuler une pomme d'Adam trop saillante. Mais surtout, un passage chez le coiffeur obligatoire tous les vendredis matin afin d'entretenir l'illusion de la

chevelure dorée pour la visite hebdomadaire du lendemain chez la sœur. Une visite que j'ai toujours vécue comme une ignoble inspection avec sablés et thé verveine au programme.

Et puis, il y eut le choix du prénom. Camille incarnait l'ambivalence parfaite. Maman avait plutôt l'imagination fertile. Pour l'Administration et les visites médicales, c'était Monsieur Camille. Pour tous les autres, et spécialement pour Tante Fanny, c'était Madame Camille. Aujourd'hui, je suis Monsieur Camille. Pour de bon. Dans les habits trop raides de Papa, je me sens un peu étriqué. Voilà bien longtemps qu'ils n'ont plus quitté leur tiroir et leur naphthaline. Disons que je n'ai pas encore l'habitude du pantalon et du veston qui me démangent par endroits, surtout au niveau de l'entrejambe.

Dans le petit salon, il n'y a ni thé fumant ni sablés aux raisins. Tante Fanny est assise dans son fauteuil, comme d'habitude. Son chignon argenté dépasse du rebord supérieur. Un livre entrouvert repose sur l'accoudoir. *Tante Fanny ?* Je m'approche pour l'embrasser. Et soudain, éclate dans le couloir la voix essoufflée de Maman qui fait irruption par la porte vitrée :

- Fanny, ne l'écoute pas ! C'est une plaisanterie. Vois-tu, Camille se rend à un bal ce soir et elle doit s'habiller en homme... Amusant, non ?

Aucune réponse. Juste le fauteuil, le livre, et le silence qui nous transperce, Maman et moi, devant le corps de Tante Fanny. Son corps qui ne bouge plus. Du tout. Et sa bouche grande ouverte en un cercle abyssal. Et son cœur qui s'est arrêté dans la soirée d'hier soir. Un jour trop tôt. Comme si elle avait prévu de partir avant de me rencontrer vraiment. Peut-être m'aurait-elle aimé comme homme ? Maman me prend dans ses bras. Ses larmes inondent mes épaules, et les miennes dégringolent sur les siennes. Il n'y a plus rien à dire. Plus rien à cacher non plus. Nous sommes libérés. Tous les trois.

Inspiré d'une histoire vraie.